

(art absolument)

les cahiers de l'art d'hier et d'aujourd'hui



De **Delacroix** à **Renoir**
Dessins **Orientalistes**
12 artistes **chinois**
Eugène **Fromentin**
La Ronde de nuit de **Rembrandt**



Gérard **Titus-Carmel**
Cécile **Bart**
Louis **Jammes**
Rithy **Panh**
Philippe **Cognée**

M 06192-7-F: 10,00 € - RD



hiver 2004 • numéro **7** 10 €

Peinture

Gérard Titus-Carmel, l'inquiétude mise à l'œuvre

Par Évelyne Artaud

Des *Vanités* aux grandes compositions végétales, les dernières œuvres de Gérard Titus-Carmel se confrontent à la mort, à la dérégulation et à la fragmentation au bénéfice d'une nouvelle unité. D'un nouveau corps. D'une nouvelle vision. De l'art de la peinture comme *traversée des apparences*.

Il est dans le travail récent de Gérard Titus-Carmel comme une tentation de la démesure qui se joue en tentative de construction de l'œuvre absolue. *La Grande Feuillée* se bâtit sur cet idéal toujours déçu de ne pouvoir donner à la vision du peintre, une possible unité.

À l'origine est la déconstruction de l'image, et si chaque pièce est ce travail qui consiste à recoller les morceaux sur les ruines de la représentation, elle se réalise dans l'inachèvement de la tâche, chaque pièce composant ensuite la série au cours de laquelle le motif se décline comme à l'infini... sans cesse rejoué, ce rythme des séries s'enroule en lui-même comme les saisons toujours reprises de l'œuvre qui se déroule au fil du temps narratif de la vie du peintre.

Depuis les *Memento mori*, encore conçus dans l'esprit de ces séries, à la composition de *La Grande Feuillée*, elle-même construite en juxtaposition d'éléments disparates mais qui se présente comme un véritable "mur de peinture", un seuil me semble être ici franchi : celui d'une mise à l'œuvre de cette fulgurance du désir de totalité par la mise à l'épreuve de l'œuvre dans l'effet d'une inquiétude fondatrice. Car ce qui se vit ici, dans la tension de cette fragmentation, de cette séparation originelle, de cette disjonction non seulement employée comme une technique mais aussi agie comme le processus même de création, est l'âpre définition d'un temps et d'un espace autre pour la peinture : l'espace d'avant toute représentation, l'instant d'avant toute temporalité, l'image d'avant toute unité.

La baie était prise d'une convulsion gris argenté, la tempête avait transformé le paysage en une image de catastrophe, les chaises s'envolaient, les bateaux s'échouaient, les vagues inondaient la route, tout au bout du ponton, un homme en ciré jaune tentait de tenir debout, on dit que le vent d'autan rend fou...

Et si l'image avait la beauté d'une catastrophe, jamais une, impossible à saisir en totalité, toujours sur le point de se défaire, les morceaux y menaçant sans cesse de se désunir avant même d'avoir existé ensemble et qui, avant de disparaître, se juxtaposeraient à nouveau en une si fragile apparition, à peine la trace d'une pensée, tentant ainsi de ressaisir ce qui dans le visible toujours se dessaisit ou l'extrême épuisement d'un souffle qui s'évertuerait à faire craquer les coutures de l'être par l'effet d'une séparation douloureuse car incisive.

La Grande Feuillée est composée de treize pièces présentées bord à bord. Monumentale, parfaitement équilibrée, elle contient, en un mur de couleurs assemblées, toute la menace de ses débordements supposés...

De grandes feuillées ainsi se dressent en une troublante opacité immémoriale se souvenant de l'instant d'avant, l'instant d'avant l'effondrement, l'instant →



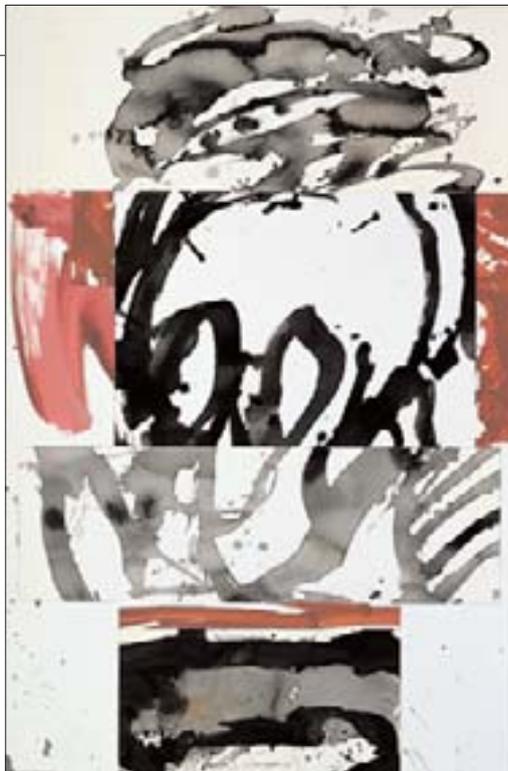
Gérard Titus-Carmel.
Memento mori n°1.
2001. Acrylique
sur vélin d'Arches
collé sur carton.

d'avant l'anéantissement de toute mémoire de ce qu'elles furent avant que d'être séparées, extraites et mises en ordre, en place et lieu d'une histoire oubliée,

d'une image impossible, celle d'avant qu'elles n'apparaissent ou plutôt ne réapparaissent, tendant leurs ramifications à la face d'un improbable ciel.



Gérard Titus-Carmel.
Memento mori n°3.
2001. Acrylique
sur vélin d'Arches
collé sur carton.
100,5 x 73,3 cm.



Gérard Titus-Carmel.
Memento mori n°9.
2001. Acrylique
sur vélin d'Arches
collé sur carton.
132,2 x 82,4 cm.

J'écrivais dans la préface au catalogue des "Quartiers d'hiver et autres cantonnements" que le peintre se livrait à une sorte de "dépeçage" de la peinture... Je reviens aujourd'hui sur ce mot, émue par l'insoupçonnée douceur mêlée de froide détermination de sa tentative...

Ce qui se joue en ce semblant d'image n'est pas sa disparition ni son éparpillement en autant de morceaux du grand corps meurtri de la peinture, comme il m'avait alors semblé, mais la lente et tranquille décision de la destruction de toute explicitation, le refus de toute narration, le constat de l'échec même d'une possible reconstruction, la mise en scène de l'échappée de celle-ci à son destin d'image, la fuite et la ruse face à la capture de notre regard, la résistance à l'exhibition, autrement dit une douce pudeur au dévoilement de ce qui ici menace de toujours et encore laisser s'échapper par la fente aiguë de ses incisives.

Tentative d'affirmation d'un silence absolu du monde, d'un monde qui ne se manifesterait qu'à l'envers de l'écran plein du réel, comme en transparence, dans l'éclat toujours inversé d'une faible lueur qui n'apparaît que dans la tragédie des jeux subtils de l'ombre et de la lumière...

Non une visibilité nouvelle, mais la preuve, s'il en est, que le visible se double à notre insu d'une invisibilité dans le scintillement de cet infime écart du temps qu'offrirait ici la meurtrière d'un trait noir sur fond blanc qui s'écrit comme l'éclat d'un dernier instant, d'un dernier regard avant la désunion, avant le retrait dans le silence d'une solitude, et qui se réécrit sans fin dans la répétition du même motif : quatorze crânes peints et quatorze autres crânes, empreintes redoublant la série, et l'imaginant sans fin et en miroir, ceci comme l'histoire de la nuit, prière à l'amour,



Gérard Titus-Carmel.
La Grande Feuillée.
2003.
(premier état
de l'œuvre en cours
de réalisation)
320 x 400 cm.

toujours reprise, suspendue, interrompue au petit jour afin que la mort jamais ne nous atteigne, ayant déjà eu lieu.

Il m'apparut alors que ce qui tentait de se faire voir n'était pas le motif mais ce qui le soutenait, à savoir la lumière blanche du papier d'entre les ramées...

Comme s'il existait entre les êtres, entre les choses, entre les pensées, entre les regards, entre les vies, entre les feuillées, entre les images, une nécessaire tension de séparation et une puissante force de "déliaison", qui leur permettent ainsi de se démultiplier en une infinité de possibles, se déployant sur le fil de la série, afin que le sens de leur hasardeuse et obstinée rencontre puisse s'innover en l'espace vertigineux et douloureux d'une blessure, à lire dans la lisière dont les bords attendent la rigueur et l'exigence d'une perfection rectiligne et tranchante, la luminosité d'un blanc virginal et immaculé depuis le fond du papier, par où le regard tente de pénétrer, par où la vision échoue à se construire, par où la couleur se pose, par où le silence se dit, par où le vif se tranche, par où l'image enfin disparaît, par où la vanité semble apparaître, par où l'œuvre s'inscrit, par où le reste gît, par où la beauté se dénoue.

"Souviens-toi que tu es mortel", dit la Vanité.

"Vois que tu es mort", dit le Peintre.

Le petit cabochon "Memento mori" au crâne froissé est comme pris au piège de cette composition rigoureuse qui le contient et le contraint ainsi à se présenter aux portes de son propre infini, tout barbouillé d'avoir à rendre compte de sa démission... →

"Trancher dans le vif du dessin et dresser sur le mur, frontalement, le désordre des branches coupées; épingler ces fragments côte à côte, comme s'ils étaient naturellement appelés à se recomposer dans la mémoire d'un jardin oublié, chacun orphelin des gestes qui l'ont initié et de l'espace où ils se sont épuisés."

Gérard Titus-Carmel.



Vue de l'atelier avec
La Grande Feuillée
en cours
de réalisation,
janvier 2003.



Vue de l'atelier avec
La Grande Feuillée
en cours
de réalisation,
janvier 2003.

Prolifération des ramifications, démultiplication des points de vues, complexification de la vision, croissance des arborescences, diffraction des miroirs et des symétries, répétition des articulations et des incisions, découpe des retraits et des collages, extension des doubles et des séries, sont-ils les fruits de l'abondance et du hasard de la libre association ou bien les exercices d'une froide et méticuleuse précision ? L'inconnu et la démesure seront répertoriés, nommés, classés, titrés, énumérés ; il n'est de désordre que dans un ordre minutieusement prémédité, car comment faire, face à un tel débordement végétal, à un tel effrayant chaos, à une telle folle exubérance, à l'inattendu de la vie ?

Prendre la nature à bras le corps ou au contraire la contenir, la faire ployer, la canaliser, la cadrer... Et s'il reste un rebut, ne pas se laisser en paix, toujours rebâtir les "laisses", pour qu'encore ne serait-ce qu'un instant, celui du regard, cela tienne et ne se brise.

Quoi ?

L'éternité, l'intensité, la fulgurance d'une lumière rare, de celle qui aveugle, de celle qui submerge, non une vision pure, mais le travail d'un regard visant à se déprendre du réel, à prendre distance dans l'immoralité d'un geste artistique totalement et radicalement libre, par delà le bien et le mal, par-delà la vie et la mort, dans une puissance mise directement en acte sans autre conséquence et sans autre incidence que celles de la pensée.

Car s'il est un désastre, ce n'est pas celui d'une image qui n'est jamais que bêtement catastrophique, mais celui d'une pensée qui cède...

C'est ainsi que le travail du peintre est ce geste répété d'inlassable mise en demeure du désordre du visible, cette construction du regard qui s'obstine à articuler sans cesse rebuts, chutes, morceaux, laisses, fragments, découpes, restes, cendres, qui n'est autre que la pensée prise dans l'intense effort de ne céder aucun pouce du territoire de l'être au désespoir et à la défaite.

Et si cette œuvre en son état d'infinitude et de suspension se donne dans la saveur d'une certaine mélancolie, voire dans le souffle d'un romantisme puissant, c'est qu'elle se trouve intimement liée à la conscience de l'impossible réalisation non de l'œuvre, en ce que celle-ci se joue dans le déroulement des séries, mais du chef-d'œuvre, défini comme l'œuvre absolue, même s'il est d'une absolue nécessité que son idéal se profile à l'horizon de ce que l'on nomme, faute de mieux, l'œuvre d'art. *La Grande Feuillée* viendrait ici nous rappeler que cet idéal, même s'il n'est jamais atteint, mieux inaccessible, est devenu le moteur même de ce qui construit l'œuvre.



Gérard Titus-Carmel.
La Grande Feuillée.
 2003.
 [dernier état
 de l'œuvre en cours
 de réalisation]
 320 x 400 cm.

“Dans un deuxième temps, doter cette touffeur d’une cime, lui redonner un peu d’air au-dessus ; ainsi La Grande Feuillée prendra sa vraie allure de retable. Puis changer, séparer, permuter et disjoindre à nouveau, avant de fixer les plots de couleur qui viendront là comme témoins pour suturer la greffe, jusqu’à ce qu’ainsi forcée dans ses derniers retranchements, chaque parcelle se range à l’ordre de l’aventure commune.”

Gérard Titus-Carmel.

Gérard Titus-Carmel en quelques dates

- Né à Paris, en 1942. Vit aujourd’hui à Oulchy-le-Château, dans l’Aisne.
- 1964 Première rencontre avec André Breton.
- 1972 Biennale de Venise, Pavillon français.
- 1973 Stedelijk Museum, Amsterdam.
- 1978 Musée national d’Art moderne/Centre Georges-Pompidou et galerie Maeght, Paris.
- 1980-81 Exposition itinérante en Allemagne : Bielefeld, Kassel, Lübeck, Nürnberg et Sonja Henie-Niels Onstad Stiftielser, Olso.
- 1982 Xavier Fourcade, Inc., New York.
- 1991 *Rétrospective de l’œuvre gravée*, Machida City Museum of Graphic Arts, Tokyo.
- 1993 Fonds régional d’art contemporain de Picardie, Amiens.
- 1995 Exposition itinérante au Maroc : Rabat, Casablanca, Tanger et Tétouan.
- 2001 Humanities Gallery, The Cooper Union, New York.
- 2003 *La Soufflerie*, Faculté des Lettres et Langues, Université de Poitiers.

Gérard Titus-Carmel a publié une trentaine de livres, essais sur l’art, récits et recueils de poésie.

Derniers titres parus :

Ici rien n’est présent (Champ Vallon, 2003)

Épars (Le Temps qu’il fait, 2003)

À paraître :

Feuillées (Yves Bonnefoy, ed. Le Temps qu’il fait, décembre 2003)





Gérard Titus-Carmel.

La Grande Feuillée.

2003.

13 éléments à l'acrylique sur vélin
d'Arches collé sur carton.

321,5 x 402,5 cm



"Enfin terminé, le fin réseau des cadres noirs délimite et isole à la fois chaque partie ("prenante", il va sans dire...), en même temps qu'il conforte l'ensemble, Et pour folle qu'elle risquait de devenir, la feuillée se trouve soudain carroyée, comme elle le serait par la résille des montants d'une serre : ce quadrillage contient autant qu'il gouverne l'exubérance des feuilles et leur fouillis qui, par trop de vigueur, menaçait de déborder. Ainsi, chaque fragment devient un dessin en soi, qui ne trouve sa place que dans l'économie de leur rassemblement, (Je me souviens que dans Oci Ciornie, un film de Nikita Mikhalkov de 1986, inspiré de Tchekhov, un des personnages, s'opposant à je ne sais quel projet de construction, vantait la beauté d'une forêt de bouleaux et se faisait, en conséquence, dédaigneusement traiter de "paysagiste" par un notable du village. Pourquoi ce mot, qui se voulait cinglant et définitif, me revient-il brutalement à la mémoire, et précisément aujourd'hui quand, tranquillement assis devant mon grand paysage de chutes, je cadastre autrement mon regard?)"

Gérard Titus-Carmel.